

On a essayé de cultiver le café en Europe, mais sans succès pour la qualité. On dit qu'un Français des environs de Dijon en fit le premier l'expérience en 1670. Il eut du fruit, mais fade, insipide, et ne put en faire usage. La consommation annuelle du café en Europe est de cent quarante millions de livres.

Les hommes, non contents de satisfaire leurs besoins et leurs services, ont encore su s'en créer de factices. C'est ainsi que s'est peu à peu établi l'usage de remplir son nez d'une poudre sale dont l'odeur chatouille agréablement des organes blasés, et d'aspirer une fumée plus sale encore, qu'on rend ensuite à l'air pour en aspirer de nouveau. Les partisans du tabac disent qu'il est un véritable besoin, et citent l'histoire à l'appui de leur assertion. Si les Gaulois et les Germains, nous disent-ils, ne connaissaient pas le tabac, ils en avaient l'équivalent. Ils recevaient la fumée du chanvre brûlé sur des pierres rougies au feu, et s'enivraient de cette vapeur, ainsi que leurs druides devant leur dieu Teutatès, qu'ils croyaient honorer ainsi. Quoi qu'il en soit, la plante de tabac fut introduite en Europe en 1560. Elle parvint tout à coup à un si haut degré de faveur, que chacun a voulu lui donner son nom. On l'appela tour à tour *nicotiane*, *herbe du grand-prieur*, *herbe à la reine*, parce que Nicot, ambassadeur de France à la cour de Portugal, l'ayant reçue d'un marchand flamand, la présenta à son arrivée à Lisbonne au grand-prieur, et puis à son retour en France à la reine Catherine de Médicis. Elle fut aussi nommée *herbe de Sainte-Croix*, *herbe de Torna-Buana*, noms de deux cardinaux qui les premiers la mirent en réputation dans l'Italie. Aux Indes, au Brésil, dans la Floride, elle portait le nom de *petun*, qu'elle y conserve encore ; mais les Espagnols lui donnèrent celui de *tabacco*, parce qu'ils la connurent premièrement à Tabago, l'une des Antilles : c'est de cette île que sir Fr. Drake l'apporta en Angleterre en 1585. Ainsi cette plante, qui n'était qu'une simple production sauvage d'une petite île d'Amérique, se répandit en peu de temps dans tous les climats. On la cultive surtout aujourd'hui au Brésil, dans la Virginie, le Maryland, le Mexique, l'Italie, l'Espagne, la Hollande, l'Angleterre, et dans quelques contrées de la France, telles que la Bourgogne, l'Alsace, le Béarn, et surtout les environs de Tonnerre, près d'Agen. Le tabac, comme on le voit, a eu de nombreux partisans : au nombre de ces derniers il ne faut pas compter un empereur des Turcs (*), un czar (**), un roi de Perse, qui en défendirent l'usage à leurs sujets, sous peine d'être privés de la vie ou du nez ; un roi d'Angleterre (***), qui a écrit un traité contre la *maudite plante* ; un pape (****) enfin, qui *excommunia* les fidèles qui se permettent de priser dans les églises.

Le chocolat, le café, le tabac, agissent d'une manière différente pour exciter les organes : ils donnent à l'esprit de l'homme cette activité qui l'aide à supporter une vie souvent pleine de douleur. Le lait d'ânesse vint après comme un contre-poids pour calmer des sens trop vifs et des imaginations trop exaltées.

Nous avons vu que Poppée, épouse de Néron, prenait des bains de lait d'ânesse ; mais personne ne dit qu'on se fût avisé d'en boire comme remède jusqu'à François Ier.

(*) Amurat IV.—(**) Michel Fédorovitz.—(***) Jacques Stuart.—(****) Urbain VIII.

Voici comment on le connut : ce monarque se trouvait faible et malade ; les médecins ne purent le rétablir. On parla au roi d'un Juif de Constantinople qui passait pour très habile médecin. François Ier. ordonna à son ambassadeur en Turquie de faire venir à Paris ce docteur, quoi qu'il en pût coûter. Il arriva, et n'ordonna pour tout remède que du lait d'ânesse. Ce remède réussit, et les courtisans des deux sexes s'empressèrent de suivre le même régime. Depuis lors les ânesses n'ont pas cessé de croître en réputation, et sont en aussi grande vénération auprès des dames que la plante du tabac l'est auprès de leurs époux. Ajoutons, pour terminer ce chapitre consacré au sensualisme, la découverte des pommes de terre. Cette plante, dit sir J. Bauks, dont on fait maintenant un usage si étendu, fut apportée en Angleterre par les colons que sir Walter Raleigh avait envoyés, en vertu d'une patente de la reine Elisabeth, pour découvrir et cultiver en Amérique de nouvelles contrées non possédées par les chrétiens. Quelques-uns des navires de sir Walter, qui firent voile en 1584, apportèrent avec eux la pomme de terre en 1586. Elle ne fut d'abord cultivée que comme objet de curiosité ; mais après deux siècles d'insouciance, les nations du nord, éclairées par l'expérience, cultivèrent à l'envi ce précieux végétal. La France le dédaigna trop long-temps : un cuisinier eût cru déshonorer son maître s'il en eût servi sur sa table. Au fort de la révolution cette prévention n'était pas encore tout-à-fait dissipée ; on en jugera par ce fait : Dans une assemblée populaire, on allait au scrutin pour une place à laquelle l'estime publique semblait porter Parmentier. " Ne la lui donnez pas, s'écria un orateur du faubourg, il ne nous ferait manger que des pommes de terre ; c'est lui qui les a inventés ! " C'est en effet Parmentier qui, par ses écrits et les efforts soutenus de la plus active philanthropie, parvint à généraliser cette culture en France. Il prouva qu'elle pouvait flatter les goûts les plus délicats, et qu'on pourrait la cultiver dans les terrains les plus stériles. Il demanda la plaine des Sablons pour faire ses essais ; Louis XVI la lui accorda, et on donna sa protection à la nouvelle culture. Il parut le jour d'une fête solennelle devant toute la cour, portant à sa boutonnière un bouquet de fleurs de pommes de terre, et des ce moment leur vogue fut assurée . . .

Depuis Parmentier, on a tiré de la pomme de terre de l'eau-de-vie, de la potasse, une couleur jaune, une autre grise, du papier d'emballage, etc. ; c'est une véritable ruine d'or . . .

CONSEILS SUR LA SANTÉ.

MR. L'ÉDITEUR.—J'ai pensé que rendre publiques par la voie de votre journal, dans le moment actuel que la santé est le plus exposé par suite de la chaleur et des travaux auxquels se livrent les cultivateurs, quelques considérations sur l'hygiène, serait rencontrer vos vœux, qui sont l'augmentation du bien-être chez le peuple. Or sans contredit le premier de nos biens temporels est la santé.

Si la santé est le premier des biens, il est malheureusement aussi celui que nous sommes le plus exposés à perdre. Nous la ruinons par toutes sortes d'excès ; n'en